

du peuple, et lorsqu'il lui offrit son bras, elle l'accepta sans hésitation.

D'ailleurs, avec cette finesse d'observation que possède toute femme, Jeanne avait remarqué en un clin d'œil la blancheur de ses mains, la finesse de son linge, et cette taille svelte et droite qui n'accusait aucune profession manuelle.

En quittant les *Vendanges de Bourgogne*, et passant, à leur insu, devant la maison où Colar et ses complices étaient en observation, Armand offrit donc son bras à mademoiselle de Balder, tandis que Léon Rolland donnait le sien à sa mère, auprès de laquelle marenait Cerise.

Ils descendirent ainsi le faubourg du Temple, et là, Léon Rolland s'arrêta devant la porte de Cerise.

— Chère petite mère, dit la fleuriste à la paysanne, vous ne voulez pas monter un peu ?

— Oh ! certainement oui ! répondit Léon avec empressement.

— Ma bonne Cerise, dit Jeanne, il est tard, je suis un peu souffrante, permettez-moi de vous quitter.

Léon tendit la main à M. de Kergaz, qu'il persistait à prendre pour un ouvrier.

— Adieu, camarade, lui dit-il ; au revoir, plutôt, car nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

— Certainement, répondit Armand.

— Je m'appelle Léon Rolland, poursuivit l'ouvrier. je demeure rue Bourbon-Villeneuve, et je travaille rue Chapon, chez M. Gros, ébéniste.

— Très bien, je m'en souviendrai... Moi, dit Armand, j'habite rue Culture-Sainte-Catherine, chez M. le comte de Kergaz. Si jamais vous avez besoin de moi, venez me voir et demandez à parler à M. Bastien.

— J'irai, dit Léon, qui s'imaginait que Bastien était le nom d'Armand, et que ce dernier occupait quelque poste de confiance auprès du noble personnage qu'il venait de désigner.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent, tandis que l'ébéniste pressait la main d'Armand, et l'on se sépara à la porte de Cerise.

— Où dois-je vous conduire, mademoiselle ! dit alors Armand à Jeanne d'un ton respectueux et légèrement ému.

— Rue Meslay, répondit-elle.

Ils se remirent en marche et traversèrent le boulevard à petits pas.

On eût dit que les deux jeunes gens inconnus l'un à l'autre il y avait une heure, et qui avaient à peine échangé quelques mots, appréhendaient déjà l'instant de leur séparation.

— Connaissez-vous beaucoup mademoiselle Cerise ? demanda Armand avec une sorte d'hésitation, et comme s'il eût craint d'être indiscret.

— Je me suis liée avec elle dans la maison qu'elle habitait du vivant de son père, et où je demeurais alors moi-même avec ma mère, répondit Jeanne en soupirant.

— Copendait, fit observer Armand, il me semble... pardonner... moi, mademoiselle... il me semble que votre éducation...

Jeanne soupira...

— C'est vrai, monsieur, dit-elle, mais Cerise est un excellent cœur, une bonne et charmante créature... et puis, il est des circonstances, des malheurs qui rapprochent...

Et Jeanne soupira si profondément que M. de Kergaz acheva de deviner la situation précaire où la belle jeune fille était tombée.

— Seriez-vous orpheline demanda-t-il d'un ton si triste, si respectueux, que Jeanne en tressaillit profondément.

Hélas ! répondit-elle, ma mère est morte il y a quelques mois...

— Et monsieur votre père ?

— Mort, tué sur le champ de bataille, répondit-elle avec un nouveau soupir et d'une voix dominée par l'émotion.

— Chère demoiselle ! murmura Armand.

Un instant de silence accompagna ces quelques mots ; on

eût dit que les deux jeunes gens, absorbés par les mêmes pensées, se recueillaient en eux-mêmes.

Ils arrivèrent ainsi rue Meslay, à la porte de Jeanne.

— Adieu ! monsieur, dit-elle en lui tendant la main, je vous remercie bien. Je vous remercie surtout du service que vous nous avez rendu.

Armand prit la main de la jeune fille et la porta respectueusement à ses lèvres. Puis il la salua silencieusement et comme s'il n'eût osé ajouter un mot.

Et M. le comte de Kergaz s'était écarté, puis il avait longé la rue du Temple, traversé le marché de ce nom, et gagné à travers le Marais la rue Culture-Sainte-Catherine, où il était rentré chez lui, préoccupé et tout pensif.

— C'est étrange ! murmura-t-il ce soir-là en se mettant au lit, serais-je encore jeune, y aurait-il encore au fond de mon cœur une fibre qui n'eût point vibré ?

Le lendemain, M. de Kergaz, après une nuit agitée et presque sans sommeil, appela Bastien au chevet de son lit.

— Mon vieil ami, lui dit-il, tu vas mettre ta redingote bleue qui rappelle si bien en toi le militaire en retraite, et tu iras rue Meslay, No. 11, voir s'il n'y a pas un logement à louer.

— Très bien, dit Bastien, qui exécutait ponctuellement les ordres d'Armand, et ne les discutait point.

— S'il n'y en a pas, continua M. de Kergaz, tu glisseras dix louis dans la main du concierge pour qu'il engage un de ses locataires à déménager dans les vingt-quatre heures : on trouve toujours un locataire disposé à cela, si son terme est payé.

— Oui, dit Bastien d'un signe de tête.

— Ce logement trouvé, tu y feras transporter quelques meubles, et tu t'y installeras sous ton nom de Bastien, officier retraité.

— Très bien ! Après ?

— Cette maison est habitée par une fille qu'on appelle Jeanne, et qui m'intéresse. Tu prendras tout d'abord des renseignements sur elle. Si, ce dont je suis persuadé, c'est une jeune personne de bonne famille tombée dans le malheur et demeurée honnête et pure, tu t'arrangeras de façon à te lier avec elle. Ton âge te le permet. Va, et dans tous les cas, reviens au plus vite me dire ce que tu auras fait.

Après avoir donné ces instructions à Bastien, Armand se leva, ouvrit un grand livre, sorte de volumineux registre couvert de caractères mystérieux et hiéroglyphiques, et il y écrivit ces deux noms :

*Léon Rolland, rue Bourbon-Villeneuve.*

*Cerise, faubourg du Temple.*

Puis, sur le verso de la page, il ajouta cette note :

*Rechercher dans quel but ce saltimbanque appelé Nicolo et cet homme qu'on nomme le serrurier ont cherché querrels à Léon Rolland.*

Cela fait, M. de Kergaz voulut s'asseoir devant son bureau et ouvrir sa correspondance quotidienne ; mais une rêverie inexplicable s'empara de lui ; il se renversa en arrière sur le dos de son fauteuil, et se prit à songer à Jeanne, la pâle et triste jeune fille à peine entrevue.

Deux heures s'écoulèrent, et il rêvait encore, lorsque Bastien reparut.

— Eh bien ? demanda le comte avec vivacité.

— Le hasard a de merveilleuses combinaisons, répondit Bastien. La jeune fille à laquelle vous vous intéressez, mon cher maître, demeure au quatrième étage sur le devant. Précisément sur le même carré, il y a un appartement vacant, et où l'on peut emménager sur-le-champ. Il est de 600 francs. J'ai payé un terme d'avance.

— Parfait, dit Armand.

— J'ai fait jaser le concierge, poursuivit Bastien. Cette jeune fille est nouvellement emménagée ; elle se nomme mademoiselle Jeanne de Balder, et elle paraît avoir reçu une très bonne éducation.

— Elle habite avec une vieille servante, qui lui paraît très